# Colloque international

# Bonheur et mièvrerie

## *Dire le bonheur : gageure littéraire ?*

© Jean-Honoré Fragonard, *Les Hasards heureux de l'escarpolette*, 1769, Wallace Collection, Londres

**Organisé par Guilhem ARMAND – EA DIRE 7387**
**Université de La Réunion, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines**

## Vendredi 18 novembre 2016

**Amphithéâtre Elie**

## *Programme et résumés*

**8h30** Accueil des participants & Présentation générale

## Session 1 – Goûts et Lumières

**9h00** **Colas DUFLO** : « Bonheur philosophique et plaisirs sexuels : les morales eudémonistes du roman libertin à ambition philosophique »

**9h30** **Guilhem ARMAND** : « Savoir et bonheur au siècle des Lumières : tensions et intentions »

**10h-10h30** questions et pause

## Session 2 – Tournant des Lumières et nouvelles ambiguïtés

**10h30** **Jean-Michel RACAULT** : « Littérature mièvre » contre « littérature féroce » : Sade et Bernardin de Saint-Pierre romanciers des « Infortunes de la vertu »

**11h00** **Carpanin MARIMOUTOU** : « La révolution comme prologue au bonheur »

**11h30** questions

**12h00-14h00** pause déjeuner

## Session 3 – Revoir nos classiques

**14h00** **Françoise SYLVOS** : « L'idylle hugolienne en question »

**14h30** **Yann MEVEL** : « (Ré)inventer le bonheur après Beckett »

**15h00** **Noro RAKOTOBÉ** : « Ce que "joie" veut dire dans l'œuvre de Nathalie Sarraute »

**15h30-16h00** questions et pause

## Session 4 – Quêtes contemporaines

**16h00** **Annie DEMEYERE** : « Le bonheur, une exception enfantine à travers Patrick Chamoiseau, Louis-Philippe Dalembert, et Jean-Noël Pancrazi »

**16h30** **Myriam KISSEL** : « Bonheur d'écrire-bonheur de lire : le miroir de Facebook. Le cas d'Agnès Martin-Lugand »

**17h00** questions

**17h15-17h30** bilan et clôture du colloque

**Colas Duflo (PR, Université de Paris-Ouest Nanterre La Défense)**

# Bonheur philosophique et plaisirs sexuels : les morales eudémonistes du roman libertin à ambition philosophique

Au dix-huitième siècle, un certain nombre de romans manifestent une ambition philosophique. Le roman libertin n'échappe pas à cette vogue générale. De nombreuses œuvres mettent ainsi en scène des questions de philosophie, aussi bien narrativement que de manière argumentée, portant particulièrement sur les rapports entre bonheur et plaisir. Soulignant la contradiction entre les idées religieuses traditionnelles et les désirs naturels à l'humaine condition, ils tâchent de développer une philosophie morale narrative qui invente une nouvelle morale fondée dans la nature humaine, dans laquelle le bonheur philosophique ne serait pas en contradiction avec les plaisirs du corps.

Il ne s'agit pas seulement de penser le bonheur, mais également de le représenter, de produire sa mise en scène narrative. La forme du roman-mémoires qu'adoptent la plupart de ces romans invite à une réflexion sur le bonheur : en effet, le narrateur ou la narratrice rédige ses mémoires depuis un point de stabilité de son existence, en principe un aboutissement heureux dans lequel, devenu philosophe, il ou elle retrace le trajet qui l'a mené à cette forme de sagesse. Thérèse, narratrice du roman éponyme, se décrit ainsi heureuse, retirée du monde et menant une vie philosophie sexuellement épanouie avec son amant, pour lequel elle rédige son histoire. Il s'agit bien de proposer un modèle de vie philosophique heureuse différent du modèle chrétien, modèle dans lequel les plaisirs ne s'opposent pas au bonheur, contrairement à ce que toute une tradition philosophique avance, mais à l'inverse y mènent.

Outre les réflexions, dialogues et dissertations qui émaillent ces textes sur la légitimité et la naturalité des plaisirs, leur rapport à la morale et la possibilité d'un bonheur terrestre, qui seront étudiés dans cette communication, on sera donc également très attentif au fait que c'est le récit lui-même qui met en œuvre une forme de méditation narrative sur le rapport entre plaisirs sexuels et bonheur philosophique. De ce point de vue, il semble qu'on puisse distinguer deux choix romanesques possibles et donc deux traditions narratives :

- ceux qui font de la vie heureuse et philosophique de la narratrice arrivée au terme de son parcours l'aboutissement de la vie de plaisirs qu'elle a menée auparavant, qui lui aura donné une sorte de formation sexuelle aussi bien que philosophique : on évoquera ici *Thérèse philosophe*, *Clairval philosophe* de Durozoi, ou, à la limite de notre corpus, l'*Histoire de Juliette* de Sade ;
- ceux qui à l'inverse et semble-t-il au moins formellement plus en accord avec la tradition de la réflexion morale sur le bonheur, présentent, souvent cependant avec une forme d'ironie assez facilement déchiffrable, le récit de la vie de plaisirs passée comme celle d'égarements – complaisamment racontés – auxquels s'oppose le bonheur enfin trouvé dans un mariage légitime et une vie sage : *Les Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon servent de ce point de vue de modèle à quantité de textes, tels que *Les Lauriers ecclésiastiques* de La Morlière.

Pour conclure, une attention particulière sera accordée au début du *Portier des Chartreux*, qui semble mettre précisément en scène ce bonheur final du narrateur à partir duquel il peut écrire ses égarements passés, texte qui semble donc s'inscrire dans cette veine du roman-mémoires comme récit de conversion, mais qui, pour qui a lu la fin du texte, dans laquelle le narrateur subit une castration pour guérir sa vérole, se révèle d'une mordante ironie – en même temps qu'une très déstabilisante réflexion sur le bonheur et son rapport aux plaisirs :

*Que c'est une douce satisfaction pour un cœur d'être désabusé des vains plaisirs, des amusements frivoles et des voluptés dangereuses qui l'attachaient au monde ! Rendu à lui-même après une longue suite d'égarements, et dans le calme que lui procure l'heureuse privation de ce qui faisait autrefois l'objet de ses désirs, il sent encore ces frémissements d'horreur qui laissent dans l'imagination le souvenir des périls auxquels il est échappé : il ne les sent que pour se féliciter de la sûreté où il se trouve ; ces mouvements lui deviennent des sentiments chers parce qu'ils servent à lui faire mieux goûter les charmes de la tranquillité dont il jouit.*

*Tel est, cher lecteur, la situation du mien. Quelles grâces n'ai-je pas à rendre au Tout-Puissant, dont la miséricorde m'a retiré de l'abîme du libertinage où j'étais plongé et me donne aujourd'hui la force d'écrire mes égarements pour l'édification de mes frères !*

ꕥ

## Guilhem Armand (MCF, Université de La Réunion)

### Savoir et bonheur au siècle des Lumières : tensions et intentions

On lit souvent que la question du bonheur est au cœur de la philosophie des Lumières – mais de quelle philosophie n'est-elle pas la préoccupation ? – de sa réflexion sociale et politique, et en même temps de sa façon de (re)penser l'individu. Les manuels ajoutent qu'elle se concentre sur l'idée de progrès, articulant progrès des sciences, ou des connaissances en général, et progrès de l'humaine condition, dans la continuité des Humanistes. Or, nombre de philosophes, à l'instar de Rousseau, ont encore la nostalgie d'un âge d'or, d'un bonheur primitif ; Diderot semble regretter de ne pas pouvoir vivre à l'état de nature comme ses Otaïtiens… Le syllogisme – à la limite du raccourci – qui voudrait que le savoir, tel qu'il est défini par les Lumières, doit mener au bonheur, est donc plus que douteux. Pourtant, tous se consacrent à cette quête. Il s'agira donc ici d'examiner quelques-uns de ces textes des Lumières qui tentent à la fois une exploration des connaissances, une diffusion de ce savoir tout en en soulignant la dimension heureuse, afin de mettre à l'épreuve cette équation rapide.

ꕥ

## Jean-Michel Racault (PR Emérite, Université de La Réunion)

### « Littérature mièvre » contre « littérature féroce » : Sade et Bernardin de Saint-Pierre romanciers des « infortunes de la vertu »

De prime abord un parallèle entre Sade et Bernardin de Saint-Pierre paraît relever soit du paradoxe facile, soit de l'opposition rhétorique la plus convenue . Du second on ne connaît plus aujourd'hui, le plus souvent par ouï-dire, que *Paul et Virginie* (1788). Par ses thèmes (exotisme tropical, bonheur au sein de la nature, « vert paradis des amours enfantines ») comme par ses codes esthétiques devenus incompréhensibles (pastorale à l'antique), le texte est perçu comme un paradigme de la « littérature mièvre » faite de médiocrité artistique, d'optimisme niais, de conformisme bêtifiant. L'œuvre de Sade, réputée scandaleuse, bénéficie au contraire grâce à sa radicalité provocatrice et à son immoralisme affiché d'une extraordinaire aura médiatique et même universitaire, qui a concerné tout particulièrement un texte de jeunesse demeuré manuscrit, *Les infortunes de la vertu,* écrit à la Bastille en 1787.

On se propose de montrer que ce titre pourrait parfaitement convenir à ces deux récits à très peu près contemporains, qui semblent se faire mutuellement écho à divers égards et mettent en œuvre, à la faveur d'une « expérience de pensée » de forme pseudo-romanesque, une même thèse morale (la vertu est-elle ou non la condition du bonheur ?) et un même questionnement philosophique (pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ?), tout en apportant aux problèmes de la souffrance du juste et du silence de Dieu des réponses différentes, comme diffèrent également la conception qu'ils se font du bonheur et l'esthétique narrative qui en découle.

ꕥ

**Carpanin Marimoutou (PR, Université de La Réunion)**

## La révolution comme prologue au bonheur : une lecture d'*Ourika* de Claire de Duras

La question du bonheur est récurrente dans *Ourika*, ce court récit publié aux alentours de 1822 par Claire de Duras, et qui raconte, essentiellement à la première personne, l'histoire d'une jeune femme noire, achetée par le gouverneur du Sénégal, « rapportée du Sénégal à l'âge de deux ans», offerte à une aristocrate parisienne et élevée selon les codes, les us et les coutumes de l'aristocratie « éclairée ». Les lectures féministes du roman ont surtout insisté à la fois sur la dimension genrée de la domination du personnage et sur celle de sa prise de parole qui lui permettrait de construire une certaine « puissance d'agir » ; les lectures postcoloniales ont mis l'accent sur le rapport servile qui caractérise la situation d'Ourika, « dernière esclave de maison » selon Chritophe Miller ; les lectures décoloniales les plus récentes relèvent surtout l'aliénation dont serait victime Ourika, prisonnière du langage, des codes, des sentiments et du rapport au monde inculqués par son éducation aristocratique.
Mon point de vue ici, tout en intégrant ces analyses, est quelque peu différent. Je m'intéresse aux conflits de sens liés aux mots « malheur » et bonheur », à la fois dans le récit autodiégétique du personnage éponyme et dans le récit qui encadre son discours. Ourika déclare à son narrataire principal, jeune médecin venu lui apporter des soins et à qui elle se confie, que « mon malheur, c'est l'histoire de toute ma vie ». À la Marquise de., qui lui fait prendre conscience de sa double condition de noire et de non aristocrate, elle finit par répondre, en écho : « ma position et ma couleur sont tout mon mal, vous le savez ». À ce discours insistant sur le malheur correspond une série de tentatives pour donner un sens au mot « bonheur », qui apparaît des dizaines de fois dans le récit, en particulier dans le dernier tiers du roman. Mon hypothèse est qu'autour de ce terme se cristallisent les débats sur les dimensions privée, publique ou universelle du bonheur, en relation particulièrement avec la Révolution française et celle de Saint-Domingue, dont l'évocation sert de pivot à la construction de « l'identité narrative » et discursive d'Ourika. Face à ce qu'une certaine catégorie sociale et une certaine littérature sentimentale et/ou romantique liée à cette classe lui propose comme définition et pratique du bonheur, Ourika tente, à partir de cette définition, de se construire une approche du bonheur qui lui permettrait d'échapper aux assignations de genre, de classe, de couleur pour pouvoir « dans ce grand désordre, trouver [sa] place.

ꕥ

## Myriam Kissel (PRAG, Docteur, Université de La Réunion)

### « Bonheur d'écrire-bonheur de lire : le miroir de Facebook. Le cas d'Agnès Martin-Lugand »

Dix ans après les succès de librairie de Katherine Pancol, la nouvelle romancière populaire française se nomme Agnès Martin-Lugand. Cette psychologue clinicienne spécialisée dans l'enfance, née en 1979, a publié coup sur coup trois romans :

- *Les gens heureux lisent et boivent du café* (2013)
- *Entre mes mains le bonheur se faufile* (2014)
- *La vie est facile, ne t'inquiète pas* (2015)

Son stupéfiant succès, sur Internet d'abord puis en édition papier (chez Michel Lafon), révèle que ces écrits répondent à une attente, une frustration, une souffrance dont les médias, les blogs, Facebook, Twitter témoignent et que les éditeurs traditionnels n'avaient d'abord pas anticipées.
Les titres véritablement programmatiques de ces romans, étayés par des couvertures redondantes, laissent présager la recherche et surtout l'accès possible au bonheur. De fait les occurrences du mot « bonheur » sont nombreuses dans ces intrigues construites sur des oppositions entre amour et mort, désir et deuil.
Les procédés d'écriture : narration à la première personne, ressort exclusivement psychologique, abondance des dialogues, usage immodéré de la métaphore et de la comparaison, posent au fond la question de la bonne et de la mauvaise littérature : le bonheur est-il compatible avec la vraie littérature ? Quel(s) type(s) de lecteur/lectrice aurait conscience qu'il s'agirait – d'une façon sans nul doute involontaire de la part de l'auteur – d'un pastiche du roman sentimental et de la comédie larmoyante ? Irait-on jusqu'à dire avec Richard Millet que « la littérature de langue française est nulle », conclusion de sa lecture du dernier livre de Maylis de Kerangal (*Le Point*, 17 janvier 2016) ? Que nous apprennent les romans de Martin-Lugand et les commentaires de ses lecteurs sur les nouvelles formes contemporaines que revêtent la définition et l'expression du bonheur dans la fiction romanesque ?

ꕥ

## Annie Demeyere (Chercheur indépendant)

### Le bonheur, une exception enfantine à travers Patrick Chamoiseau et Louis-Philippe Dalembert

Les écrivains nostalgiques d'une enfance heureuse font l'expérience d'une utopie revisitée par la mémoire. Le bonheur est cet état fragile, protégé par les adultes du poids de l'Histoire. L'enfant fait l'expérience du bonheur de l'instant, des sensations sans responsabilité, d'un « Pays-Temps » selon les mots de Louis-Philippe Dalembert. « Le Pays-Temps. Le seul lieu auquel tu repenses toujours avec une profonde nostalgie ».
Dans les deux récits d'enfance « Chemin d'école » de Patrick Chamoiseau, « Le crayon du bon Dieu n'a pas de gomme » de Louis-Philippe Dalembert, le bonheur se décline sous la forme déceptive du manque, de l'absence. En nous appuyant sur l'essai « Enfance et Histoire » de Georgio Agamben pourront se dessiner les contours du bonheur comme non-expérience, terre d'avant la parole, où le moi pouvait éprouver le sentiment océanique de vivre sans exister. Ce bonheur là est peut-être une

reconstruction de l'écrivain adulte qui se souvient d'une nature, d'un équilibre cosmique et harmonieux. L'Age d'or du petit créole du « chemin de l'école » qui écrit « l'école était douce. On y allait en courant… » se transforme pourtant en purgatoire.
Si le bonheur est l'équilibre entre le monde et le corps, le cessez-le-feu des conflits intimes et extimes, seul l'enfant est capable de l'habiter. Pure fantaisie, il ne se dégrade en aucun acte mais l'illumine par la puissance du jeu.

ꕥ

## Noro Rakotobé d'Alberto (Université de La Réunion)

### Ce que « joie » veut dire dans l'œuvre de Nathalie Sarraute

Les tropismes consistent en ces micro-sensations paraverbales qui traversent les personnages de Nathalie Sarraute de manière à peine consciente. L'écrivain explore dans des scénarios imaginaires truculents les méandres de ces sensations tues. Peu de tropismes heureux sont explorés dans l'œuvre. L'auteur se méfie de ces grands mots comme « bonheur », « malheur ». Selon elle, ils semblent vous enserrer comme des rapaces pour vous enfermer dans une idée convenue de ce qu'il est attendu d'éprouver en telle ou telle circonstance. Dans la société, les gardiennes de la « vertu », du « bien » comme dans des psychomythies médiévales constituent des personnages dévoyés qui imposent des règles stérilisantes, une idée du bonheur artificiel et surfait digne des réclames de lessive. Au mot « bonheur », Sarraute va plutôt substituer le mot « joie » dont l'éclat peut même encore sembler suspect par moment. En effet, même si la tonalité générale de l'œuvre semble plutôt pencher vers le côté sombre, la joie qui irradie de certains moments, de certains personnages illumine plusieurs pages de l'œuvre et offre l'autre versant intériorisé des « petits riens » qui prennent de la valeur sous le poids d'un regard, d'une présence qui les comble de vie.

ꕥ

## Françoise Sylvos (PR, Université de La Réunion)

### L'idylle hugolienne en question

L'églogue offre au bonheur hugolien un cadre stéréotypé, tout au moins en ce qui concerne les recueils poétiques. Dans le monde idéalisé, fortement contrasté, empreint de manichéisme qui est celui de Victor Hugo, le bonheur amoureux s'apparente au printemps, à une extrême jeunesse et s'accompagne d'un cortège de fleurs des champs et d'insectes. La présente communication proposera une interrogation sur ces évidences de lecture et s'interrogera sur la pertinence d'un dépassement du bonheur idyllique dans la poésie hugolienne.

ꕥ

## Yann Mevel (MCF, Université de Tohoku)

### (Ré)inventer le bonheur après Beckett

L'œuvre de Samuel Beckett est souvent perçue comme emblématique de son temps. Placée sous le signe de la catastrophe, notamment par le traitement du motif de la naissance, on sait combien elle dit son propre échec, l'impuissance à se dire, à atteindre

autrui et le monde. Dans une perspective interdisciplinaire, alliant critique thématique, histoire de l'art et des idées, psychanalyse, nous avons nous-même proposé d'y lire un imaginaire mélancolique. Reste pourtant à s'interroger sur la possibilité ou non d'un bonheur, même fugace, dans pareil contexte. Reste aussi, et tel serait l'objet principal de notre analyse, à se demander quel héritage, dans cette perspective, a pu laisser l'œuvre de Beckett. Il serait utile de se pencher sur quelques œuvres d'écrivains qui se reconnaissent en Beckett, tentent d'écrire tout à la fois après et avec lui, pour cerner les tentatives d'une (ré)invention du bonheur, en nous interrogeant sur leur fidélité ou non à Beckett. Si bonheur il y a dans une certaine littérature contemporaine hantée par cette œuvre majeure, quelles peuvent être ses formes, quels peuvent être ses motifs ? Les romans et nouvelles de Christian Gailly peuvent fournir un espace de réflexion privilégié pour essayer de déterminer dans quelle mesure une réhabilitation du bonheur est aujourd'hui possible chez des écrivains qui ont fait l'expérience d'une littérature du pire. Amour, rapport à la nature, aux arts, à sa propre écriture sont-ils susceptibles de mener l'auteur, le personnage, le lecteur au-delà d'une comédie du bonheur, ne serait-ce que vers des épiphanies, ou, mieux peut-être, vers une forme littéraire et contemporaine de jubilation ? L'humour n'est-il qu'un antidote possible de la mélancolie ou peut-il ouvrir d'autres horizons ? La construction d'une œuvre, si elle permet, selon le mot de Christian Gailly, d'être « sauvé », serait-elle l'ultime remède, ou bien l'ironie la rend-elle trop précaire pour asseoir quelque bonheur ? En dernier ressort, il nous faudrait nous pencher sur le devenir d'un lyrisme dont on trouve les manifestations dans l'œuvre de Beckett, afin de savoir s'il a trouvé dans la littérature française contemporaine des lendemains qui chantent.

## *Notes*

## *Notes*

Les contes de fées, après avoir entraîné leur héros – le plus souvent innocent – à travers de terrifiantes aventures, s'achèvent par le traditionnel « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». L'expression du bonheur, des plus conventionnelles, demeure un sommaire laissé en suspens. Libre au lecteur d'imaginer la suite, hors de question de la conter. C'est que narrer ou représenter les moments heureux semblent relever de cette littérature *facile*, c'est à peine si elle mérite le nom de littérature. Les « belles histoires d'amour » qui finissent bien relèvent du roman de gare, ou rappellent la série « Arlequin ». Mais peut-on seulement y associer un titre d'ouvrage ou un auteur ayant marqué son époque, si ce n'est pour s'en moquer, à l'instar de Barbara Cartland ? Les ouvrages de Marc Lévy, voire ceux de Paolo Coelho, véritables recueils de citations sur le bonheur, sont bien souvent associés à la notion péjorative de mièvrerie. Dans le théâtre classique français, la tragédie est un genre noble bien au-dessus de la comédie. Encore celle-ci a beau s'achever d'heureuse façon – et la fin peut s'avérer ambiguë, si l'on pense, par exemple au *Misanthrope* – l'histoire représentée sur scène ne l'est jamais. Le drame sérieux, tout centré sur le pathétique, s'achève généralement sur une explosion de joie qui apparaît comme le début d'un bonheur nouveau et durable. Mais cette fin contribue fortement à la dépréciation du genre… comme si seuls le malheur ou l'ironie pouvaient avoir une valeur artistique. Même les récits d'enfance, de cette période traditionnellement caractérisée par la joie et l'innocence, ne semblent avoir d'intérêt que si celle-ci est malheureuse ou qu'*a contrario* elle nourrit la nostalgie présente du sujet. Inversement, n'y a-t-il pas une certaine complaisance du littéraire dans le malheur ? A la noblesse du désespoir, s'opposerait le bonheur, étrangement devenu ignoble – au sens étymologique – en littérature.

Cette exclusion paradoxale – et peut-être simplement apparente – du champ littéraire pose un certain nombre de questions, à commencer par celle de la raison de cette exception. Pourquoi le bonheur, objet de tant de philosophies, est-il « indicible » ? L'explication relève-t-elle justement de la philosophie : il s'agirait d'un concept trop complexe et donc l'art ne saurait l'exprimer ? Ou bien d'une conception littéraire : un objet trop « bas », sans profondeur, relativement au malheur – dont la représentation peut entraîner la catharsis – ou à la perspective critique qui a une vertu pédagogique ?

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
S'ouvrir aux mondes

UNITÉ DE RECHERCHE · UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
DIRE
DÉPLACEMENTS · IDENTITÉS
REGARDS · ÉCRITURES

BTCR
Bureau Transversal des Colloques, de la Recherche et des Publications